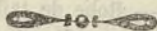


LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M<sup>me</sup> ALPHONSINE MASSON (14<sup>e</sup> partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHOKKE, traduit par E. DE SUCKAU (14<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — POÉSIE. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Paris traverse cette période trouble qui signale le commencement de chaque saison, où les vêtements de la saison qui finit se trouvent parfois si singulièrement alliés aux ajustements de celle qui commence; c'est l'époque où l'on voit se produire tant d'unions bizarres et momentanées : les chapeaux de paille et les manteaux de drap, les robes d'été et les chapeaux d'hiver; la rencontre étrange du velours et de la mousseline, et, chose plus grave, le vieux et le neuf souvent déplorablement rapprochés dans un ensemble d'où par conséquent toute harmonie est absente.

Il faut reconnaître que le nombre des femmes qui savent se soustraire à ces dissonances, qu'on pourrait appeler des délits contre l'élégance, est fort restreint; mais aussi celles qui y échappent sont les vraies reines de la mode, toujours bien plus désignées par leur goût que par leur luxe. Il y a des femmes bien avisées qui, pour s'épargner la peine qu'il faut savoir se donner en pareille circonstance pour opérer ces importantes transitions de costume, prennent le parti bien simple de s'en rapporter complètement au savoir-faire de quelque grande maison, comme la maison Delisle, par exemple, et qui reçoivent très-régulièrement de mois en mois, à Paris ou à la campagne, un certain nombre de toilettes complètes, charmantes d'harmonie et de nouveauté. En ce moment, une robe de taffetas gris et blanc, à très-petits carreaux, ornée de trois volants sur lesquels

court une ruche chicorée de taffetas marron, avec un corsage à basque ronde coupée ornée de même, et des manches à bouillon marron et gris, est une très-jolie robe d'intérieur ou de course, lorsque l'on jouit de quelques-uns de ces rayons de soleil devenus rares en octobre. Les robes de reps de soie garnies de deux rangs de résille de chenille, avec berthe et tour de manches pareils, ont beaucoup de grâce pour le soir ou la toilette de ville habillée. La maison Delisle fait encore des robes très-distinguées en moire antique à quilles losangées de couleur, en noir et vert, pensée et marron, gros bleu et noir; ces motifs sont d'une grande distinction. Elle vient de terminer, pour madame la comtesse de Lisboa, plusieurs toilettes destinées à la cour de Vienne, où elles seront fort remarquées : ce sont des robes de taffetas, de moire et de satin de couleur claire, à deux et trois jupes, à volants à quilles, ou garnies avec une variété d'ornementation qui met les descriptions au défi.

Nous en décrivons deux seulement : l'une, en gros de Tours flambé gris perle et blanc, était faite à deux jupes; la première unie, la seconde coupée de façon à décrire sept larges dents pointues, garnies d'un effilé très-haut et très-compiqué, dans lequel des petites roses et des petites perles de soie blanche produisaient beaucoup d'effet; le corsage sans basque, à six pointes, était entouré autour de la taille d'un effilé semblable; une sorte de berthe, légèrement pointue derrière, était formée de la même manière, les manches faisaient pointe vers le bas, et l'effilé qui les garnissait les dépassait très-peu; l'autre robe était verte et noire, d'un pékin à larges raies satinées; sur la raie verte, qui était celle de taffetas, était posée une série de petits volants verts, alternant trois par trois, et se contrariant d'une raie à l'autre; le corsage était fait à berthe carrée avec des volants verts et noirs; des séries de petits volants posés en colonne s'échelonnaient sur les manches; ces deux robes avaient au plus haut point ce cachet de distinction qui caractérise les toilettes qui sortent des ateliers de la maison Delisle, dont les immenses assortiments d'étoffes, de dentelles, de confections et de cachemires, sont en ce moment comme une sorte de musée de l'élégance et du luxe bien compris.

La maison de la *Présidence*, toujours sous l'habile direction de M. Durand, a préparé ses nouveautés d'hiver,



parmi lesquelles nos belles frileuses seront embarrassées pour choisir. Parlons d'abord de ses burnous de toutes couleurs et de toutes étoffes, car on ne va presque porter que des burnous cet hiver; toutes nos charmantes Parisiennes emprunteront aux femmes arabes ce vêtement simple aux larges plis, qu'elles sauront parer d'une beauté nouvelle, leur grâce. Il y a d'abord, *à la Présidence*, des burnous de velours noir uni d'une distinction exceptionnelle; d'autres en drap de différentes coupes, parmi lesquels il faut surtout citer les burnous en drap fourrure, que l'on fait de plusieurs couleurs, mais dont les plus distingués sont d'une nuance marron, presque scabieuse, et d'un gris acier très-doux. Le drap fourrure ayant à peu près un centimètre d'épaisseur, ces burnous sont ornés tout simplement d'un gros gland sur le devant et de trois au capuchon.

Les manteaux romains de la maison Durand, qui sont la grande nouveauté de cette année, ont la beauté noble et sévère des draperies antiques. Ils sont complètement fermés sur le devant, et ont un pan beaucoup plus long que l'autre, revenant sur l'épaule comme les manteaux espagnols, et rattaché par un énorme gland, et un ornement de passementerie qui rappelle les fourragères des hussards.

Maintenant, pour des toilettes plus habillées, les femmes élégantes trouveront dans les magasins de M. Durand des manteaux de velours et de fourrure, dont la richesse égale la grâce. Il en a fait un surtout d'une grande originalité : il a un collet de fourrure terminé sur le devant par deux grandes pointes; la fourrure descend tout du long et s'arrête au bas du manteau; le tour, qui n'est pas garni, est carré par devant et fait talma par derrière; les manches ont l'ampleur et la forme des manches du moyen âge, et sont ornées d'une large bande de fourrure. Mais il ne faut pas penser qu'on ne porte que de larges manteaux; les jolies tailles, les jeunes tailles surtout, ont bien le droit de se montrer; il y a pour les jeunes filles, *à la Présidence*, de charmantes basquines unies en drap et en velours, et, pour leurs belles mamans ou leurs sœurs mariées, ce gracieux vêtement qu'on appelle la *casaque impératrice*, et dont la mode durera longtemps; c'est une basquine assez courte, comparée à la longueur des basquines de cet été, entièrement garnie de fourrure. M. Durand vient d'en faire une pour la jeune marquise de M..., en velours bleu, garni de martre zibeline d'une rare magnificence. Pour les grandes toilettes, on les portera en velours nacarat ou vert, garni d'hermine; c'est d'une grande richesse.

Les magasins de la *Présidence* offrent un immense assortiment de fourrures de toute espèce; la martre, comme toujours, aura les honneurs de la saison. On portera les victorias très-grandes, ce qui sera plus chaud; mais la grosseur des manchons n'en sera pas augmentée.

Madame Pauline Royer a aussi terminé ses assortiments d'hiver; ses beaux magasins offrent en ce mo-

ment un choix énorme de charmants pardessus d'enfants, de burnous et de basquines; la ouate, l'hermine, le drap, le velours, et surtout ces élégants draps écossais que la maison Royer fait fabriquer exprès pour elle, sont les éléments qui composent tous ces jolis costumes, où madame Royer sait si admirablement concilier le goût le plus distingué aux délicatesses que réclament les santés si précieuses de sa gracieuse et mignonne clientèle, composée en grande partie d'élégantes entre trois et dix ans, et de *gentlemen* du même âge, sans compter les *babies*, qu'elle embobine de soie et de dentelles, et qu'elle rend adorables par-dessus le marché.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de taffetas gris perle à deux jupes brodées de chenille et de soie mélangée d'argent; berthe ronde brodée en pareil, surmontée d'une ruche de tulle de soie. Coiffure d'épine-vinette et de feuillage naturel. Éventail chinois.

*Seconde toilette.* — Mantelet de taffetas blanc brodé de chenille et de soie bleue, garni en haut de marabouts et de soie bleue, et en bas de marabouts et d'un effilé très-haut de chenille et de soie blanche à passementerie de soie bleue et blanche. Robe en taffetas blanc brodée d'un semis bleu et d'une guirlande de fleurs blanches. Coiffure de campanules bleues à feuillage naturel. Éventail de bois de santal. Gants de chevreau blanc.

Les machines à coudre, telles qu'elles existent aujourd'hui, ont subi de très-grands changements, et sont arrivées à une perfection dont les premiers essais ne permettaient pas de les croire capables. On ne saurait se faire une idée de la promptitude avec laquelle elles opèrent les travaux qui paraissent les plus difficiles, et qui demanderaient beaucoup de temps à l'ouvrière la plus habile. Aussi voit-on beaucoup de fabriques et de grandes maisons de confection adopter l'usage de la machine à coudre, et tout annonce que son usage va devenir universel dans toutes les industries où la couture joue un rôle important. Les machines exécutées par le système Singer nous paraissent surtout appelées au succès que nous osons prédire.





## MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

### SPÉCIALITÉ DE FLEURS EN PAPIER.

**Madame Traversa**, 184, rue de Rivoli, papeterie des Tuileries.

### FLEURS.

**Madame Pitrat**, 23, rue de Grammont.

### ROBES ET MANTEAUX DE COUR.

**Maison Fauvet**, 4, rue Ménars.

### DENTISTE.

**William Rogers**, de Londres, 270, rue Saint-Honoré, en face le passage Delorme.

### SPÉCIALITÉ DE FOULARDS.

**Compagnie des Indes**, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain.

### GANTS DE CHEVREAU DE TURIN POUR HOMMES ET POUR DAMES, QUALITÉ SUPÉRIEURE.

**Victor Dupuy**, 43, rue Bonaparte.

### LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

**Madame Payan**, 43, rue Vivienne.

### CACHEMIRE FRANÇAIS.

**M. Biétry**, fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice, 44, boulevard des Capucines.

## LOUISE.

(SUITE.)

### FRANTZ A LOUISE.

Je suis à Lyon, ma bonne Louise, mon premier soin a été d'envoyer à la poste. J'ai lu votre lettre.

Permettez-moi de vous dire d'abord toute ma joie en apprenant que j'avais bien mieux jugé de votre état de maladie que vous-même. A votre âge, mon enfant, la vie est tenace, les souffrances du cœur sont inhérentes à notre nature, destinée à les subir, souvent même pendant une longue existence, qu'elles ne parviennent pas à abrégier, si vives qu'elles soient ! Vous pourrez donc encore beaucoup souffrir, chère Louise, et rester dans la vie. Affermissez votre courage, et surtout gardez-vous de fuir lâchement le danger. Bien au contraire, regardez et mesurez votre ennemi. On ne connaît ses forces qu'en les essayant ! Exercez-les donc !

Par quelle idée voulez-vous fermer votre porte à Albert ? Je n'y consens point, sachez-le.

Êtes-vous donc capable d'oublier un serment ? Et, pour le tenir, faut-il vous enfermer toujours et ne plus voir un visage humain ? Doutez-vous de l'honneur d'Albert ? Et ne peut-on plus recevoir les gens parce qu'on les aime ? Allez-vous vous priver volontairement d'une affection sérieuse et profonde ? Croyez-moi, chère amie, elle est si exceptionnelle, celle-là, qu'il est sage de la garder à tout prix.

Est-ce qu'une femme de votre ordre ne sait pas vaillamment porter en son sein une noble passion ? Les désirs que nous formons pendant le cours de notre existence sont-ils tous satisfaits ? Certes, non. Eh bien, gardez votre amour au plus profond de votre cœur comme un culte, qu'il soit enseveli là pour tous, excepté pour vous, qui le retrouverez à vos heures de solitude. — Et ne vous plaignez pas, il en est peu qui ont dans l'âme un pareil sentiment ; aimeriez-vous mieux vivre de cette vie factice, mensongère et nulle des gens du monde ?... Ne sentez-vous pas en vous vibrer toutes les cordes puissantes de la pensée active et bien employée ?... Ce que vous appelez un malheur, Louise, est au contraire la consécration de vos éminentes qualités. — N'a pas qui veut l'amour, rarement il se donne tout entier, pour sanctuaire il veut des natures d'élite. — Vous ne pouviez pas ne pas être choisie.

J'espère arriver à Paris avant Albert, quoique j'aie l'ordre d'attendre à Lyon de nouveaux renseignements.

S'il en était autrement, chère Louise, faites ce que je vous dis ; agissez simplement, c'est la meilleure manière. Albert n'arrivera sûrement pas chez vous sans se faire annoncer à l'avance ; recevez-le. Vous agiriez comme une femme vulgaire en faisant fermer vos portes. Si vous avez une émotion vive quand il entrera, laissez-la voir, elle est naturelle ; n'affectez pas des airs d'indifférence, infiniment moins nobles que l'expression de la vérité ! Vous n'avez à rougir de rien ? Seulement, en face de lui, ayez la conscience de votre force, à laquelle vous joindrez la bonté, afin de l'y habituer.

Quand il sera loin de vous, vous me remercirez et apprécierez que la ligne droite en toute chose est la plus courte et la plus facile à parcourir.

### ALBERT A FRANTZ.

C'est moi, cher Frantz, c'est moi qui reviens enfin vers vous, mon meilleur ami ! nous sommes en rade de Brest, quelques jours encore et nous serons dans le port.

Je vais vous revoir si prochainement que j'abrège ma lettre. Sans cela que de reconnaissance elle vous exprimerait ! Un frère m'eût-il été aussi sympathique, aussi secourable que vous me l'avez été pendant ce temps d'épreuve par lequel a passé mon pauvre cœur ? Les tourments de la mer n'ont jamais égalé ceux de mon âme. Merci, merci mille fois, cher ami, je vous dois ma vie morale, j'ai courageusement accepté ma nouvelle existence. Elle n'est pas ce que j'eusse voulu



qu'elle fût, mais qui oserait se plaindre et voudrait la changer? Je suis aimé de Louise!...

Je ne me marierai point. Je l'ai dit à Louise, une affection comme la sienne, aussi exceptionnelle, aussi profonde que les sources de sa vie, une affection telle, se garde comme un trésor caché à toutes les convoitises, à tous les regards sceptiques; elle suffit amplement au bonheur de l'homme qui suit les purs penchants d'une âme intelligente et élevée.

Dites-moi, cher Frantz, est-elle donc aussi malade qu'elle me le dit elle-même? Si j'en juge par moi, elle doit être guérie, ses généreuses paroles ont apaisé tous les troubles de mon cœur, et l'ont rasséréné, et meurt-on quand on aime?... Je veux espérer, je veux croire que je la reverrai bientôt!

FRANTZ A LOUISE.

Paris, le 4.

Je viens d'embrasser ma mère, chère Louise; après elle, vous êtes la personne que je désire le plus revoir! Dans quelques heures je serai près de vous...

Albert m'a écrit, il est en rade de Brest, attendez-vous donc à le voir bientôt. — Recevez-le votre fils dans vos bras. — Vous ne pouvez choisir une plus belle parure, mon amie; les fleurs et les diamants n'ont jamais ajouté aux grâces d'une femme celles que lui apportent ses enfants réunis autour d'elle... Ce sera votre force et votre fierté!

Croyez-moi, ce sera aussi le repos de votre âme.

Adieu, je suis si impatient de vous aller embrasser, après ma longue absence, que je fais tout de travers depuis ce matin. Tâchez donc de déchiffrer mon écriture illisible.

FRANTZ A ALBERT.

Vous connaissez l'hôtel d'Escars, sa magnificence presque royale?... Eh bien, hier, à peine arrivé à Paris, avant d'aller chez le ministre, j'y courus, je demandai à l'huissier si madame la vicomtesse était visible? Non, monsieur, madame ne reçoit personne. Aussitôt je pensai à vous, et je m'inquiétai. — Est-ce que Louise ne suivra pas mes avis?... Veut-elle ne pas recevoir Albert? J'insistai auprès de l'huissier. — A ce moment un domestique passa portant sur un plateau d'argent des lettres. Cela me rappela la mienne envoyée le matin. Instinctivement je regardai sur le plateau, je reconnus mon petit billet. Tout me fut expliqué. Louise ignorait que je fusse à Paris.

— Veuillez dire à madame la vicomtesse d'Escars qu'elle prenne la peine de lire cette lettre (et je désignai la mienne au domestique), et dites aussi que j'attends qu'elle veuille bien me faire l'honneur de me recevoir. On me conduisit dans un grand salon.

Pendant que j'attendais, je vis sortir d'une porte un monsieur auquel une femme de chambre disait :

— Est-ce qu'il n'y a pas d'espoir, monsieur le docteur?

— Non, tout est fini! Dans une heure il sera mort.

— Qui sera mort? m'écriai-je.

L'un et l'autre ne m'avaient pas aperçu, ils furent surpris de me trouver là.

— Pardonnez-moi, monsieur le docteur, mais je suis le meilleur ami de madame d'Escars, j'arrive de Constantinople, je ne sais ce qui se passe ici, qu'y a-t-il? De grâce, instruisez-moi, Paul est-il malade?

— Monsieur, il est mort!

— Mort, grand Dieu! Et sa mère, où est-elle, que fait-elle? le sait-elle?

— Non, elle le croit endormi. Puisque vous voilà, monsieur, épargnez-lui ce douloureux spectacle et assistez-la, j'allais revenir auprès d'elle. Votre présence lui sera bien plus précieuse que la mienne.

J'ordonnai à la femme de chambre de me conduire vers Louise. Comment vous peindre, cher Albert, tout ce que je vis?...

Quand j'entrai chez Louise, elle avait la tête penchée sur ma lettre, elle la mouillait toute de ses larmes. Pauvre femme! En me voyant, elle ne courut pas à moi, elle me fit signe de marcher doucement, resta sur son fauteuil, et elle étendit la main vers une chambre voisine de la sienne, où son enfant dormait, me dit-elle tout bas.

Elle m'apprit la maladie de son fils, mais elle espérait beaucoup depuis le matin, il dormait, ce qu'il n'avait pas encore fait depuis trois jours. Elle donna quelques ordres, et me dit :

— Venez chez moi, Frantz, nous pourrions faire du bruit et l'éveiller.

Pour vous écrire, j'ai prétexté la nécessité d'avertir ma mère que je ne rentrerais pas à l'hôtel aujourd'hui; sous son couvert, je vous envoie ces quelques lignes à la hâte, et sous le poids d'une émotion déchirante. J'ai toutes les peines du monde à empêcher Louise d'aller auprès de son fils, elle le croit endormi, pauvre mère! Il l'est en effet, mais pour l'éternité!

Quelle douleur je vais avoir à calmer, à adoucir, en viendrai-je à bout?... Si elle allait en mourir! Je suis bien malheureux! Et comme elle est à plaindre, et éprouvée cruellement, notre chère Louise?...

Je vous écrirai demain si je le puis, car je ne veux pas quitter Louise une seule minute.

ALPHONSINE MASSON.

(La fin au numéro prochain.)

## ALAMONTADE.

(SUITE.)

XX.

La beauté de la forme ne nous plaît qu'autant qu'elle est l'image d'une belle âme. Elle perd tout son prestige



et nous devient affreuse quand elle ne fait qu'orner une âme criminelle.

Je ne pouvais plus penser à madame Bertollon sans horreur. C'était une empoisonneuse. Tout ce que Larette m'avait raconté rapidement me fut confirmé à Montpellier, et une foule de détails circonstanciés répandaient une lumière de plus en plus complète sur l'assassinat.

Tout Montpellier était mis en émoi par cet événement. Le rétablissement immédiat de Bertollon fut une joie dans toutes les maisons de la ville. Je ne quittais plus le chevet de mon ami, que j'aimais et que je respectais à la fois comme un frère et un père.

« O Bertollon, m'écriai-je, tu es sauvé! Que serais-je devenu si tu avais succombé? Ma douleur ne m'eût pas laissé longtemps survivre à ta mort. N'es-tu pas mon seul ami, le seul que j'aie au monde? Tu es mon bienfaiteur, mon soutien. A toute heure, je serais prêt à donner ma vie pour toi. Ah! est-il possible qu'une femme, une créature si tendre et si modeste, une femme parée de grâces si célestes, une femme dont la bouche et les yeux prêchaient la vertu d'une manière si douce, soit un monstre si cruel? »

— L'aimes-tu encore, Alamontade? me demanda Bertollon en me serrant la main.

— L'aimer? Cette pensée me révolte. Je ne l'ai jamais aimée. Ce n'était qu'un caprice et un mouvement des sens que j'ai pris pour de l'amour dans une heure d'enivrement. Je ne l'ai jamais aimée. Une force secrète a toujours éloigné mon cœur du sien. Comment pourrais-je aimer une femme qui a voulu te tuer? Je maudis chacun des moments que j'ai passés avec l'empoisonneuse, et j'ai horreur des caresses que je lui ai prodiguées. Ah! je ne le connaissais pas! »

Cependant un procès avait été intenté à madame Bertollon. Le plus célèbre avocat de Montpellier s'était offert à la famille pour être son défenseur. Ménard n'avait encore jamais perdu de cause. Le charme de son éloquence était tel, qu'alors même qu'il ne pouvait convaincre les esprits, il les entraînait par la persuasion. Quand il devait parler, la salle était toujours pleine, et on venait même de loin pour l'entendre. Il se chargeait de la plus mauvaise cause, s'il devait être richement rétribué, et il la gagnait toujours.

« Je ne demande rien, disait Bertollon, que d'être séparé pour toujours de l'empoisonneuse. Je ne veux aucune punition de son infructueux attentat. Les remords et le mépris public me vengeront assez. Ménard a, je le sais, une haine personnelle contre moi. Il a été autrefois mon rival. Je prévois qu'il réussira par son talent à éblouir si bien les juges et le public, que mon infâme épouse finira par triompher.

— Cela ne sera pas! m'écriai-je en m'échauffant. Je t'en prie, Bertollon, bien que je sois un débutant et que je n'aie jamais parlé devant les tribunaux, charge-moi de cette affaire; aie confiance en moi et dans la justice de la cause. Je ne craindrai point de parler

contre une femme que j'appelais autrefois mon amie, et dont les séductions criminelles ont failli me perdre. Tu es mon frère, mon bienfaiteur. Ta cause est sacrée. »

Bertollon sourit; mais il m'exprima aussitôt la crainte que je ne fusse pas à la hauteur de l'habileté de son adversaire. Il se rendit enfin avec une inquiétude marquée au désir que j'avais de faire dans son procès le premier essai de mon talent.

« Sois sans inquiétude, mon cher Bertollon, lui dis-je. L'amitié m'inspirera et me relèvera, si je venais à chanceler sous les attaques de Ménard. Et quelle que soit son habileté, pourra-t-il nier les faits que sa cliente a imprudemment avoués? »

## XXI.

De mémoire d'homme, aucune affaire n'avait autant passionné les esprits que celle-ci, également considérable à cause de l'horreur même des faits, et à cause de la position des deux parties. Ah! et le rôle que j'y jouais! Personne ne savait mes rapports avec madame Bertollon; personne ne soupçonnait que je m'étais appuyé un jour sur le sein de l'accusée dans un complet enivrement; personne ne savait que c'était peut-être son inclination illégitime pour moi qui avait conduit sa main à verser le poison.

Tout cela était encore un secret et devait en rester un. Ce n'était que dans le cas où je me sentirais menacé d'une défaite que je devais faire jouer ces dernières mines. Quand on apprit dans Montpellier que j'étais l'avocat de Bertollon, on donna d'avance la victoire à mon adversaire. Après de longues perquisitions et interrogations de témoins, Ménard et moi vinmes à la barre.

Le tout-puissant orateur parut ne regarder qu'avec mépris un jeune homme qui, il y a peu de temps encore, était son élève, et qui semblait se présenter pour subir une épreuve. Il parla longtemps et avec tant d'éloquence, qu'il me remua moi-même profondément et m'enflamma presque pour la cause de l'accusée.

Le talent de Ménard fit durer le procès plus de six mois. Pendant quelques semaines j'espérais l'emporter; mais le public était toujours pour Ménard, et moi, je ne paraissais que lui rendre la victoire plus difficile, et lui préparer un plus glorieux triomphe.

La beauté de l'accusée avait gagné à sa cause tous les jeunes gens de la ville, et sa bienfaisance d'autrefois lui attachait toute la classe pauvre. Ce n'était pas Ménard que j'avais contre moi, mais l'entraînement de cœurs jeunes et charmés, ainsi que le souvenir des vertus que madame Bertollon avait autrefois pratiquées.

Plus ma cause semblait compromise, plus mon courage grandissait. J'étais animé d'une force extraordinaire. Ménard lui-même semblait me considérer ou me craindre davantage à mesure que je renversais ses premiers succès. Son parti diminuait à mesure qu'il était obligé de reconnaître la vérité des faits mis par lui dans le doute et dans l'ombre.



Bientôt j'obtins des applaudissements et j'eus un petit nombre de partisans. Bientôt le public se tourna de mon côté, à mesure que la culpabilité de madame Bertollon fut mise plus en lumière, et sa beauté et ses vertus obscurcies par le souvenir d'un noir forfait.

Quelque agréable que me fût cet encens, il ne me l'était pas encore autant que la muette approbation de Clémentine.

Madame Bertollon était alliée à la maison de Sonnes. Lorsqu'on sut que je devais défendre Bertollon, Clémentine se montra triste à sa fenêtre. Elle secoua plusieurs fois la tête. Elle me fit un geste de menace. Je crus la comprendre, je secouai les épaules et ne me laissai point détourner de l'accomplissement d'un devoir que je regardais comme sacré.

A mesure que mon nom faisait plus de bruit, Clémentine redevenait plus gaie. Il semblait que mon bonheur lui fit oublier sa parenté avec madame Bertollon. Ah! je me voyais aimé de l'ange que j'adorais. Il n'y avait pas de mortel plus heureux que moi. Il y avait déjà des années que durait notre muette intelligence.

Mais je reviens au malheureux procès, qui prenait maintenant la plus fâcheuse tournure pour l'accusée. Madame Bertollon, contre qui se réunissaient tous les faits et tous les témoignages, ne pouvait plus que nier obstinément qu'elle eût voulu empoisonner son mari, malgré les apparences qui la condamnaient. J'insistai alors pour qu'elle expliquât d'une manière plus précise l'achat de poison fait huit jours avant l'événement. Elle ne fit que des réponses détournées et tomba dans plusieurs contradictions. On voyait sans peine qu'elle reculait devant l'aveu important. Toutes les prières de sa famille, toutes les menaces de son avocat ne purent rien obtenir. Cela ne fit qu'augmenter les soupçons. Ménard jugeait sa cause perdue, tout en continuant à soutenir l'innocence de l'accusée. Le tribunal ordonna un emprisonnement plus sévère, et menaça d'appliquer le premier degré de la question pour la contraindre à des aveux.

Madame Bertollon entreprit alors de plaider elle-même devant le tribunal une cause si compromise entre les mains de son avocat. Je ne vis dans cette demande qu'un artifice de Ménard, qui voulait appeler les séductions toutes-puissantes de la beauté d'une femme au secours de son éloquence.

Lorsqu'elle entra dans la salle, il s'y fit un silence de mort. Jamais elle n'avait été plus ravissante qu'en ce moment. Avec sa toilette simple et sa pâleur empreinte d'une profonde tristesse, elle mit la compassion dans tous les cœurs et des larmes dans tous les yeux.

Tous les yeux se tournèrent de dessus elle vers moi. Je devais parler. Je ne le pouvais point, j'étais dans un trouble extraordinaire. C'était l'image de l'innocence opprimée. Toutes les heures charmantes que j'avais passées auprès d'elle se réveillèrent en moi à sa vue, et comme autant d'anges en pleurs elles semblaient

m'entourer en suppliant et en murmurant : « Elle est certainement innocente. »

Enfin je me remis. Je dis que personne ne serait plus que son mari et que moi ravi d'être convaincu de l'innocence de l'accusée; mais qu'il était nécessaire qu'elle détruisît une présomption accablante en expliquant l'intention dans laquelle elle avait acheté le poison.

Madame Bertollon était très- faible. Elle s'appuyait sur le bras de son défenseur. Elle me jeta un regard plein d'amour et de douleur qui semblait me dire : « O Alamontade! » et elle prononça ces mots d'une voix étouffée : « C'est vous, vous qui insistez pour savoir ce que je voulais faire avec du poison? vous! et ici! » Elle se tut un moment; puis se levant tout à coup, et tournant son pâle visage vers les juges avec un ton d'amertume qui marquait son profond désespoir, elle dit : « Juges, vous m'avez fait menacer de la question pour m'arracher un aveu; c'est assez, je veux en finir avec ce procès : je suis coupable. J'avais fait acheter ce poison avec l'idée d'un meurtre. Vous ne saurez maintenant rien de plus de moi. Condamnez-moi! »

Elle se retourna, quitta la salle, et un silence de mort accompagna sa sortie. Tout le monde était resté immobile de stupeur.

Deux jours après, le tribunal prononça sur la tête de la malheureuse le mot : *coupable*.

## XXII.

M. Bertollon était guéri depuis longtemps. Il avait plus de sérénité que jamais. Il me plaisait encore comme autrefois sur ce qu'il appelait l'exaltation de ma vertu. Il m'aimait trop, disait-il, pour ne pas souffrir de me voir si entêté de mes principes. Je lui faisais souvent le plaisir de paraître de son avis et d'abonder dans sa théorie favorite, que tout sur la terre n'est que jeu et convenance.

La veille du jour où la sentence de madame Bertollon devait être prononcée, j'étais le soir chez son mari. Nous étions très-gais, et nous étions encore à minuit assis en face de nos verres à nous jurer amitié éternelle jusqu'à la mort.

« Écoute, Colas, me dit-il, connais-tu Clémentine de Sonnes? »

Je devins rouge. Le vin et l'amitié m'arrachèrent mon secret. Bertollon éclata de rire et répéta coup sur coup : « Mais, pauvre fou! avec ta vertu céleste tu échoueras partout. Sois donc une fois raisonnable. Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt? Elle serait déjà ta fiancée. Maintenant il faut qu'elle soit à toi. Je t'en donne ma parole. Avec de l'adresse on vient bien à bout du monde; pourquoi pas d'une jeune fille, ou plutôt d'une orgueilleuse famille? car je suis sûr d'avance que Clémentine ne te refusera pas. »

Je me jetai avec transport au cou de mon ami. « Oh! si tu le pouvais, Bertollon, si tu le pouvais! tu me rendrais heureux comme un dieu.









## LES MODES PARISIENNES.

*Robes et Mantelets de la M<sup>me</sup> Seclere Collor, fleurs de la C<sup>ie</sup> Florale, Corsets de M<sup>me</sup> Vigouroux, Eventails de Duvelleroy, Gants et Parfums de Faguer Laboullie.*

Ayuntamiento de Madrid

*Bureau du Journal. 20, rue Bergère.*



— Tant mieux, car j'ai besoin de ta divine assistance pour un petit plan. Une jeune fille comme ta Clémentine... Elle lui ressemble d'une manière extraordinaire; on dirait deux sœurs. Cette jeune fille demeure à Agde. Vous pensez, pauvres gens, que c'est pour respirer l'air ou pour affaires que je vais si souvent à Agde. Non. J'aime cette jeune fille d'un amour indicible. Jamais je ne me suis senti aussi attaché à une femme. Dès que je serai délivré de ma femme, je demanderai la main de la Vénus d'Agde. Mais alors, monsieur Colas, je vous défendrai d'avoir avec ma nouvelle femme des conversations du même genre qu'avec la première.

— Quoi! Bertollon, m'écriai-je avec étonnement, tu veux te remarier?

— Pourquoi non? Vois-tu, j'avais pensé d'abord que tu conduirais mieux ton roman avec ma femme. Je croyais que tu l'aimais véritablement. Je te l'aurais alors cédée et nous nous serions entendus à ce sujet. J'en aurais été bien aise. Il n'y aurait pas eu alors besoin de tout ce bruit d'enfer. Car, avec ce maudit poison, l'affaire aurait pu me mal réussir.

— Comment donc, Bertollon? Je ne te comprends plus.

— Il faut te dire, pauvre fou, qu'en l'absence de ma femme, je suis allé un soir fouiller dans ses affaires. Ris donc; tu vois, je ne m'étais pas confié d'abord tout à fait à toi à cause de ta vertu. Je croyais que vous auriez échangé ensemble les lettres d'amour les plus touchantes et les plus pitoyables. Le maladroît de Jacques le Boiteux descendait justement l'escalier au moment où je sortais de la chambre de ma femme après avoir fait cette bonne plaisanterie. Mais le butor fila en me saluant respectueusement.

— Quelle plaisanterie donc? Tu parles singulièrement à tort et à travers. Bois. A ta santé!

— A la tienne aussi, Colas! Tu as bien fait ton affaire. Ton coup d'essai est un coup de maître. Je gage que tu n'aurais pas fait d'aussi beaux discours devant le tribunal contre ma femme, si tu avais su que c'était moi-même qui avais mis, il est vrai en très-petite quantité, le poison dans l'essence.

— Non, vraiment non, mon cher Bertollon.

— Ce fut donc adroit de ma part de ne t'en rien dire. Maintenant ça ne fait plus rien.

— N'as-tu pas été fou de vouloir t'empoisonner toi-même?

— Ah! je ne croyais pas que la chose dût être si dangereuse. Je m'étonnais seulement de trouver du poison chez ma femme. Elle l'avait marqué sur une étiquette. Mais que penses-tu qu'elle puisse avoir voulu faire d'une chose pareille?

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.  
(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)  
(La suite au numéro prochain.)

## POÉSIE.

### LES FÈRES.

#### A MA MÈRE.

MARGUERITE.

Ma sœur, j'aurais voulu voir ce temps de merveilles  
Où tout plaisait aux yeux en charmant les oreilles,  
Où la fée aux doigts blancs veillait sur les berceaux,  
Enchantant le sommeil des hymnes des oiseaux,  
Où descendaient du ciel de célestes marraines  
Qui changeaient à leur gré leurs filleules en reines;  
J'aurais voulu dormir dans ces lits de satin  
Que les sylphes légers entouraient le matin;  
J'aurais voulu danser par les nuits étoilées  
Mêlée au chœur joyeux des nymphes des vallées,  
Auprès d'elles voler dans le sentier uni  
Qui mène de la terre aux champs de l'infini;  
Ou conduisant un char avec des tourterelles,  
M'enfoncer dans l'azur suspendue à leurs ailes,  
Et les fleurs, en tombant sans cesse de ma main,  
Auraient tout parfumé, ma sœur, sur mon chemin;  
J'en aurais fait pleuvoir sur tous les enfants sages,  
Ils m'auraient aperçue au milieu des nuages  
Couverte de joyaux, brillante de rayons,  
Comme sont les portraits des saints que nous prions.  
Comme ce serait beau!

MARIE.

O folle de douze ans!

A quoi te serviraient de l'or, des diamants?

MARGUERITE.

Je voudrais, demeurant dans un palais de marbre,  
Voir pendre des fruits d'or aux branches de chaque arbre,  
Avoir une pantoufle, ainsi que Cendrillon,  
Qu'on perd en s'enfuyant du bal à la maison.

MARIE.

Et des regards d'enfant quand le merveilleux brille,  
Tout est dit. Ce pouvoir, pauvre petite fille,  
Qu'en ferais-tu, dis-moi?

MARGUERITE.

Oh! ce que je ferais!

Mais je ne ferais rien d'abord, je danserais,  
Je rirais, je jouerais à tous les jeux que j'aime,  
Je porterais toujours au front un diadème,  
Marque de mon pouvoir; j'aurais des robes d'or,  
Des robes de soleil, de plus belles encor!  
J'aurais dans mon palais aux colonnes d'ivoire  
De grands appartements tout tapissés de moire;  
J'aurais des jardins pleins de roses de rubis,  
De bluets de saphirs, et sur tous mes habits  
Les joyaux brilleraient bien plus que les étoiles  
Que nous voyons là-haut quand la nuit est sans voiles!

MARIE.

Et ce beau rêve-là suffit à t'enchanter!  
Et d'étranges souhaits viennent pour agiter  
Cette petite tête! Enfant folle et pensive,



N'es-tu pas plus charmante en ta gaité naïve?  
 N'as-tu pas un palais plus beau que ceux des fées :  
 Ta maison paternelle, enfant? et des trophées  
 Plus doux à rapporter que des trésors nombreux :  
 Le prix de ton travail entre des bras heureux?  
 N'as-tu pas pour couronne un front pur et candide,  
 Un front chaste et béni qu'aucun souci ne ride,  
 Un front qu'ont embelli les soins les plus touchants,  
 Qu'ont charmé des baisers, qu'ont endormi des chants?  
 N'as-tu pas pour trésor ton âme jeune et belle,  
 Ton âme, œuvre de Dieu, qui semble avoir une aile  
 Pour prier le Seigneur et voler jusqu'à lui?  
 N'as-tu pas un bon cœur, un doux regard qui luit?  
 N'as-tu pas des oiseaux la voix douce et vibrante,  
 Qui nous parle bien moins encor qu'elle ne chante?  
 Et puis n'as-tu pas eu, penché sur ton berceau,  
 Un visage plus doux, un visage plus beau  
 Que celui d'une fée, enfant, chère oubliée?  
 N'as-tu pas vu toujours une tête rêveuse  
 Présente à ton chevet pour veiller ton sommeil,  
 Une mère cherchant ta joue à ton réveil?  
 Tu connus ses baisers et tu causas ses larmes,  
 Tu fus toute sa joie et toutes ses alarmes;  
 Et sa voix, résonnant comme un chant de bonheur,  
 N'a jamais retenti sans aller à ton cœur.  
 Toi qui sais ce que c'est que cette âme infinie,  
 Que ce cœur dont l'amour est seul tout le génie,  
 Toi dont le premier trône, enfant, fut ses genoux,  
 Qui t'endormis bercée entre ses bras si doux,  
 Tu rêves Cendrillon et sa cour qui rayonne!  
 Elle n'a pas de mère, à quoi sert sa couronne?  
 Rends heureux ce doux front qui ne pourrait pâlir  
 Qu'en l'entendant pleurer, en te voyant souffrir.  
 Tu veux être une fée? eh bien, sois-la pour elle :  
 Possède une puissance absolue et plus belle  
 Que celle que donnait un droit mystérieux;  
 Sois l'ange du foyer, sois la fée aux doux yeux,  
 L'appui du malheureux, l'amour de la famille,  
 La charité qui cache et l'amitié qui brille;  
 Que le travail t'inspire et veille auprès de toi,  
 Que le bien et le vrai soient ton guide et ta loi :  
 Alors tu combleras sa plus chère espérance,  
 Ses baisers maternels seront ta récompense.  
 Va, tu ne feras plus de rêves d'avenir.  
 En te voyant aimer, en te sentant bénir,  
 Tu comprendras que Dieu fit un ciel sur la terre,  
 Et que ce ciel, enfant, c'est l'âme d'une mère.

HENRIETTE D'ISLE.

## PETIT COURRIER.

### ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

#### SÉANCE ANNUELLE.

Il nous a semblé que l'affluence des auditeurs cette fois était plus grande qu'aux séances des années précé-

dentes. Jusqu'au moment suprême où le corps académique franchit les portes conduisant à l'hémicycle qui lui est réservé, une foule de dames en retard ont eu de la peine à être placées convenablement, et je crois même que les cages énormes qu'elles traînent sous leurs vêtements ont été pour quelque chose dans la diminution de l'espace habituellement disponible sur les banquettes des auditeurs. Cependant, après que quelques cercles de laiton ont été plus ou moins faussés, MM. les maîtres des cérémonies sont parvenus à faire faire place aux plus tardives des spectatrices. A peine M. Hittorf avait-il pris possession du fauteuil, assisté de M. Robert Fleury et de M. Halévy, secrétaire perpétuel, que l'on a vu entrer les autres membres de l'Institut : MM. Hase, Naudet, Patin, Lebas l'architecte, Lebas l'helléniste, Berger de Xivrey, H. Flandrin, Jouffroy, Caraffa, Villemain, Gatteaux, Garcin de Tassy, Calamatta, Gisors, Martinet, Forster, V. le Clerc, Vincent, Guignaut, Jomard, Heim, Duret, Thomas, Couder, Picot, Jouffroy, Stanislas Julien, Lefuel, de Laborde, Petitot, Lemaire, Longpérier, Cogniet, Dumont, Alaux et d'autres encore.

Immédiatement après la lecture du rapport, on a procédé à la distribution des prix dans l'ordre suivant :

#### GRANDS PRIX DE PEINTURE.

*Premier grand prix* : M. C. F. Sellier, de Nancy.

*Second grand prix* : M. L. H. Leroux, de Verdun.

*Deuxième second grand prix* : M. Bonnat, de Blotzheim (Haut-Rhin).

*Mention honorable* accordée à M. Ulmann, de Blotzheim.

#### GRANDS PRIX DE SCULPTURE.

*Premier grand prix* : M. J. Tournois, de Chazeuil (Côte-d'Or).

*Second grand prix* : M. J. A. Delorme, né à Sainte-Agathe (Loire).

*Mention honorable* accordée à M. E. Delaplanche, né à Belleville (Seine).

#### GRANDS PRIX D'ARCHITECTURE.

*Premier grand prix* : M. J. E. Heim, de Paris.

*Second grand prix* : M. E. Moreau, de Paris.

#### GRANDS PRIX DE PAYSAGE HISTORIQUE.

*Premier grand prix* : M. J. Didier, de Paris.

*Second grand prix* : M. C. O. de Penne, de Paris.

#### GRANDS PRIX DE COMPOSITION MUSICALE.

*Premier grand prix* : M. A. C. L. Bizet, de Paris.

*Deuxième premier grand prix* : M. C. J. Colin, de Cherbourg.

*Second grand prix* : M. P. Faubert, de Toulouse.

*Mention honorable* accordée à M. E. M. Cherouvrier.

\* \* L'Académie française, dans sa séance de jeudi dernier, a procédé au renouvellement de son bureau. M. de Sacy a été nommé directeur, et M. Empis chancelier.



\* \* Nous extrayons les passages suivants d'une lettre communiquée à l'*Écho de la frontière*, et écrite de Madagascar par un missionnaire dont la famille habite Valenciennes.

« Voici en peu de mots ce qui me concerne. Après avoir terminé à Bourbon l'impression de nos livres malgaches, je suis reparti pour Madagascar en janvier 1856, avec mon supérieur le R. P. Jouen, préfet apostolique, qui allait faire la visite de tous les points de la mission; je l'ai accompagné partout, et j'ai pu recueillir cinquante enfants, vingt-cinq de chaque sexe, que nous avons amenés à Bourbon, dans nos établissements malgaches.

» A peine de retour à Bourbon, nous repartîmes pour essayer d'arriver à Tananarive, que nous avions en but depuis treize ans, et où nous n'avions jamais pu parvenir. Comme on demandait à Tananarive un médecin pour une opération, nous profitâmes de l'occasion pour nous mettre en route avec un célèbre médecin de Bourbon.

» Mon supérieur se fit passer pour consultant et mentor du médecin, et moi pour aide chirurgien.

» Ainsi déguisés en gros personnages, nous débarquâmes à Tamatave, et bientôt, par ordre de la reine, on nous fit monter à la capitale. Nous y sommes arrivés en octobre 1856. Nous avons été parfaitement reçus de la reine et de toutes les autorités; nous avons soigné et opéré les malades, et, après un mois et demi, mon supérieur et le médecin s'en sont retournés à Bourbon; quant à moi, nous avons arrangé les choses de manière que la reine elle-même demandât que je restasse pour continuer le traitement des malades. Nous sommes donc ici deux missionnaires déguisés, un de mes confrères, le Père Pinaz, qui a pris depuis un an et demi le titre de mécanicien, et moi, transformé en docteur. Je passe maintenant en outre pour un musicien, et je suis le maître de musique des pages de la reine.

» Les meilleurs personnages de la reine savent qui nous sommes, et ce sont eux qui ont contribué à nous faire rester. Cette capitale est très-peuplée et armée; elle a des apparences de civilisation. Je suis hébergé par un respectable Français qui est seul ici depuis trente ans, et qui nous traite comme lui-même; c'est le personnage le plus important de la capitale.

» Je ne puis dire la sainte messe que rarement, et pendant le silence de la nuit, dans une chambre bien fermée...

» Comme grand personnage, je ne puis sortir que porté en palanquin découvert et suivi d'aides de camp. Quand viendra le jour où nous pourrions reprendre et porter notre soutane? Priez donc pour nous, mes chers parents, et priez pour Madagascar. »

\* \* M. le marquis Adolphe de Custine, fils du général marquis de Custine, condamné à mort sous la Convention, vient de mourir à son château de Saint-

Gratien, près de Pau. M. le marquis de Custine s'était, on le sait, adonné aux lettres. Il a laissé plusieurs ouvrages qui sont pleins de talent. En 1828, il publia, sous le voile de l'anonyme, une nouvelle intitulée *Aloïs*. En 1830, il fit paraître deux volumes de mémoires et de voyages. En 1833, il fit représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin une tragédie intitulée *Cenci*. En 1835, il publia deux volumes sous le titre de : *Le monde comme il est*.

Il a écrit dans plusieurs journaux des articles de voyages; il était l'un des auteurs de la *Péninsule*, tableau pittoresque de l'Espagne. Celui de ses ouvrages qui eut le plus de retentissement, à cause de la vivacité de ses critiques, c'est son *Voyage en Russie*, dans lequel les hommes et les choses sont jugés avec une franchise un peu brutale parfois.

M. de Custine était le filleul de Châteaubriand, et sa mère était la marraine de madame de Girardin.

Le drame de *Cenci* avait coûté cher au marquis de Custine. M. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin à cette époque, ne l'avait accepté qu'à la condition que l'auteur payerait les frais des décors et des costumes. Ce brave et spirituel Harel, toujours aux expédients, ayant sous la main une si bonne occasion, se garda bien de la laisser échapper sans en tirer tout ce qu'on en pouvait tirer. Les frais, qui d'abord avaient dû être de 50,000 fr.; s'élevaient successivement à 60,000, puis à 70,000, puis à 100,000. C'était toujours un décor à rajouter, un costume à créer, de l'or et des diamants partout.

Enfin un jour le compte s'élevait à 120,000 fr., le marquis de Custine s'en allait l'air assez penaud et le portefeuille complètement vide. Frédéric Lemaître, qui le voyait partir ainsi, appela M. Harel.

— Eh! Harel! s'écria-t-il.

— Que voulez-vous? demanda le directeur triomphant.

— Ne voyez-vous pas, dit Frédéric en montrant le marquis, ne voyez-vous pas qu'il a encore sa montre?

\* \* On lit dans le *Daily News* du 23 septembre :

« A Alloa (Écosse), un individu légataire de M. Ferguson, d'Irvine, pour la somme de 20,000 livres sterling (500,000 fr.), a perdu la tête par suite de cette bonne fortune. Après avoir recueilli son legs, il est allé acheter le plus beau carrosse et les plus beaux chevaux qu'il put trouver à Stirling; il a engagé un bon cocher. Jusqu'ici tout allait bien; mais, dans son carrosse, il s'est fait conduire à Dunfermline; là, étant entré chez un coiffeur, il a acheté une masse de frivolités. Rencontrant un paysan qui conduisait une vache, il la lui a achetée, et, ayant fait attacher cette vache avec une corde derrière sa voiture, il a fait sa rentrée à Alloa dans cet équipage. Ces traits de folie se succédaient si rapidement, que sa famille a cru devoir le faire entrer momentanément dans une maison de santé. La fortune lui avait dérangé l'esprit. »



\* Les dames de Troy, dit un journal des États-Unis, ont introduit dans les foires de cette localité un nouveau genre de spéculation qui ne manque pas de rencontrer des amateurs. Les jeunes filles les plus séduisantes de cette ville se sont présentées sur le champ de foire portant des écriteaux où on lisait : *Baisers à un shilling chaque*. Lorsque cette offre était rehaussée par une beauté remarquable, le prix fixé s'élevait jusqu'à 25 cents. Une jeune fille aux lèvres roses, à l'œil brillant, a récolté 62 dollars dans une seule soirée. Un monsieur, à lui seul, a consommé, dit le journal américain, pour 44 dollars de ce nouvel article.

Nous voulons croire que la recette est destinée à quelque œuvre de bienfaisance.

\* Le remarquable phénomène de l'île flottante de Derwentwaler a paru pour la première fois cette année, il y a quelques jours. Cette île flottante paraît être plus considérable qu'elle ne l'était il y a quelques années. Sa longueur est de 30 yards sur 40 de largeur; ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle paraît invariablement en septembre. En 1849, le 43 septembre; en 1850, le 22; en 1851, le 27; en 1854, le 43. Dans toutes ces occasions, elle n'a été visible que quelques jours. Les fortes pluies l'ont submergée; si le beau temps continue, elle sera visible plus longtemps cette année.

(Kendal Mercury.)

\* Le *Cheval de bronze*, dont on s'occupe toujours à l'Opéra, fut représenté pour la première fois à Paris le lundi 23 mars 1835. Il y a donc aujourd'hui un peu plus de vingt-deux ans. L'Opéra-Comique était alors installé dans la salle de la place de la Bourse, celle qu'occupe le Vaudeville actuellement.

Le lendemain de cette représentation, un critique du temps disait : « Si vous exigez dans un conte de fées de la régularité, de la suite, vous pouvez gronder M. Scribe. Il s'est un peu mis à l'aise, principalement dans la dernière partie de son ouvrage. Ses invraisemblances ne sont pas toujours vraisemblables. Il n'a pas ponctuellement obéi à la poétique de Perrault et de madame d'Aulnoy; mais enfin, dans la plus grande partie, il y a de l'intérêt, de l'esprit. Il ne manque pas d'exciter la curiosité. Un seul sifflet a accueilli le nom du poète quand on l'a proclamé. C'était vraiment se montrer bien sévère. »

Les rôles de Stella, de Tajolin, de Peki, de Lonougli; étaient remplis alors par mesdames Casimir, Ponchard, Pradher et mademoiselle Fargueil, toute jeune, toute brillante et quittant les bancs du Conservatoire. Ceux de Yang, de Tching-Kao, de Tsing-Tsing, de Yan-Koo, étaient joués par Revial, Inchindi, Ferréol, Étienne Thénar.

Au bout d'un mois, par suite des discussions qui avaient lieu entre les sociétaires de l'Opéra-Comique, madame Ponchard était successivement remplacée par madame Rifaut, par mademoiselle Camoin; Revial par Jansenne; Étienne Thénar par Deslandes.

De tous ces artistes deux sont morts, Ferréol et Étienne Thénar. Inchindi est devenu rentier, Revial, professeur au Conservatoire; Deslandes écrit des vaudevilles et des drames populaires qui sont fort goûtés; madame Pradher vieillit tranquillement dans le département de la Haute-Garonne; mesdames Ponchard et Casimir ne s'occupent plus de théâtre; mademoiselle Fargueil, seule, a suivi la carrière dans laquelle elle débutait alors; mais elle a abandonné l'opéra-comique pour la comédie et le vaudeville, où elle fait merveille.

Quant à MM. Scribe et Auber, plus vifs que jamais, ils se sont remis à la besogne pour transformer leur *Cheval de bronze* en opéra en cinq actes. En 1835, ils s'étaient contentés de le désigner comme une pièce fantastique.

\* Le mercredi 7 octobre, à neuf heures du soir, M. Émile Chevé a ouvert, dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine, un nouveau cours public et gratuit de musique vocale.

Les leçons auront lieu à la même heure, trois fois par semaine.

Les cartes d'inscription se délivrent gratuitement :

1° Chez le professeur, 48, rue des Marais-Saint-Germain;

2° Chez le concierge de l'École de médecine.

\* On s'occupe beaucoup à Lyon d'un grand projet qui serait digne de cette puissante cité. Dans cette ville de 300,000 âmes, où la première scène est entièrement absorbée par l'opéra, il n'y a pour tous les autres genres réunis qu'une petite salle noire et enfumée, où l'on joue le plus souvent les charges du Palais-Royal et des Variétés. Le répertoire du Théâtre-Français, de l'Odéon, du Gymnase et même du Vaudeville, est à peu près abandonné.

On dit que la municipalité fait étudier en ce moment une proposition qui tendrait à la construction d'une nouvelle et magnifique salle d'Opéra. Le grand théâtre actuel deviendrait, sous le nom de *Théâtre-Français*, l'asile de Molière, de Racine, de Regnard, de Casimir Delavigne, d'Alexandre Dumas, de Ponsard, d'Émile Augier, de Barrière, etc., et la petite salle des Célestins resterait consacrée au gros rire et à la bouffonnerie.

Lyon décidément s'élance résolument dans la voie du progrès, et tend à devenir ville aussi magnifique que magnifiquement située.

\* On se rappelle que, il y a quelques années, un Anglais, je crois, ou un Américain, nommé Phillips, prétendit avoir trouvé le moyen d'empêcher les incendies. Une expérience publique eut lieu au Champ de Mars, elle ne réussit pas. Le chalet incombustible brûla parfaitement, et, depuis lors, il ne fut plus question de M. Philipps.

M. Carteron, chimiste français, vient de trouver un agent chimique, un sel nouveau qui sera plus heureux que le procédé de M. Phillips. Désormais il n'y aura plus d'incendies à redouter, et l'on pourra dormir aussi



tranquille dans une maison de bois que dans une maison de fer.

Ce sel, mêlé à l'empois dont se servent les blanchisseuses, rend incombustible le linge empesé avec cet empois nouveau. Expliquons-nous. Vous lisez le soir dans votre lit, par mégarde vous posez votre bougie trop près de votre rideau, votre rideau s'enflamme aussitôt avec rapidité, le feu gagne le plafond, et sans des secours prompts donnés aux dépens de votre mobilier, le feu est à la maison.

Si le rideau a été empesé avec l'empois de M. Carteron et que vous posiez votre bougie de manière à y mettre le feu, la flamme de la bougie brûlera la partie du rideau qui est en contact avec elle, elle y fera un trou, mais l'étoffe ne s'enflammera pas, et le feu ne gagnera pas le reste du rideau.

Songez aux accidents si fréquents et si horribles qui nous épouvantent à chaque instant. Que de malheureuses femmes brûlées et mourant dans des tortures atroces, parce qu'une étincelle a mis le feu à leur robe ! Que de pauvres petits enfants surtout déplorablement brûlés, parce qu'ils se sont emparés, en jouant, d'une allumette chimique ! Il ne se passe pas de jour qu'on n'apprenne quelqu'un de ces accidents qui font frémir toutes les mères. Désormais ces accidents sont impossibles.

Le sel de M. Carteron peut se mêler aux couleurs à l'huile et à la détrempe, et il suffit d'une couche de couleur sur une planche pour la rendre incombustible. Il se mêle à la colle du papier, qu'il préserve de même. Enfin, il sert à préserver les bois par voie d'injection.

Êtes-vous entré quelquefois sur un théâtre, à l'Opéra par exemple ? Avez-vous vu cette forêt de portants, cette multitude de frises et de toiles de fond pendant dans les cintres, ces millions de cordages cent fois plus compliqués que ceux d'une flotte entière ? Avez-vous songé qu'en dessous de la scène se trouve la même multitude d'objets essentiellement combustibles ? Si vous avez vu cela, vous avez frêmi à l'idée d'un incendie se déclarant dans ce *pandémonium*. Si le feu prenait à l'Opéra, le dégagement de gaz serait si violent qu'il y aurait explosion. Le toit serait lancé comme une bombe par un mortier, les murs s'écrouleraient sur les maisons voisines. C'est épouvantable à penser.

Avec les procédés de M. Carteron, l'Opéra peut n'avoir plus d'incendie à redouter.

\* \* Le 11 octobre courant a eu lieu, à Étampes, l'inauguration de la statue de Geoffroy Saint-Hilaire, longtemps exposée devant le guichet du Louvre, qui fait face au palais de l'Institut. L'Académie des sciences était représentée à cette cérémonie.

\* \* Voici la liste, par ordre de mérite, des candidats nommés élèves à l'École navale par décision en date du 26 septembre 1857, et sur la proposition du jury de classement :

1. Courcel (G. Chodron de). — 2. Alexandre le Jumeau de Kergaradec. — 3. Raymond Bigant. — 4. Lucien Renaud. — 5. Ernest Lesèble. — 6. Alexandre Frostin. — 7. Georges Communal. — 8. Charles Sauge. — 9. Jules le Ridant. — 10. Auguste Simon. — 11. Charles Clute. — 12. Georges Dorlodot-Dessart. — 13. Jean Passama. — 14. Jules Cordier. — 15. André Chassériaud. — 16. Charles Charil. — 17. Léon Valéry. — 18. Anatole Leyer. — 19. Paul Saurin. — 20. Léon le Bian. — 21. Jules Erjalbert. — 22. Jean Cordes. — 23. Aimé de Carbonat de Sedières. — 24. Charles de Courtilhe. — 25. Ernest le François Descourtis. — 26. Louis Pitel. — 27. Achille Dufresne. — 28. Auguste Thomazi. — 29. Eugène Maréchal. — 30. Charles Lenormant de Villeneuve. — 31. Édouard Rovirat-Jalabert. — 32. Louis Vallot. — 33. Albert de Chabannes-Curton. — 34. Louis Delasalle. — 35. Adolphe Druet. — 36. Pierre Daniel. — 37. Jules Suquet. — 38. Paul de Gironde. — 39. Sauveur Santelli. — 40. Louis Esnault. — 41. — Simon Besson. — 42. Edmond Hanecart. — 43. Gaston Loitières. — 44. Jean Brossard de Corbigny. — 45. David de Fitz-James. — 46. Louis Heulin. — 47. Philippe Cluze. — 48. Louis Pellegrin. — 49. Marie de Lapière de la Rouvière. — 50. Alexandre Legros.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE LA GAÎTÉ : le *Père aux écus*, drame en cinq actes, par MM. Dupeuty et Ferdinand Dugué.

— THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL : la *Veuve au Camélia*, comédie-vaudeville en un acte, par M. Siraudin, Lambert Thiboust et Delacour.

Il y a beaucoup de réminiscences et d'emprunts dans le nouveau drame de la Gaîté ; le *Père aux écus* rappelle le *Père Goriot* de Balzac, et le *Roi Lear* de Shakespeare, moins la poignante réalité de l'un et la poésie de l'autre. Le *Père aux écus* a pris à ses devanciers cette douleur si commune, à des degrés différents, d'un père trop tendre et trop faible exploité presque jusqu'au martyre par des enfants ingrats.

La scène se passe sous la régence, ce qui permet d'ajouter à l'intérêt d'un drame l'attrait d'une mise en scène toujours bien accueillie du public. Le père Aubry est un vieux drapier enrichi, qui, comme tous les bourgeois dépourvus de discernement, veut faire ses filles duchesses ou marquises. La chose est devenue si ordinaire de nos jours, qu'elle a passé dans les habitudes d'un certain monde, où elle se pratique communément. Au siècle dernier elle était plus rare, et les grands seigneurs, — il y en avait alors, — n'acceptaient pas facilement l'idée d'avoir un beau-père drapier ; aussi, malgré les cent mille écus qu'il assure à



ses filles, le père Aubry ne trouve-t-il à leur offrir qu'un vieux capitaine de vaisseau, dont la fortune et le manoir sont également en ruines, et un certain baron de Steinau de noblesse mal prouvée, et dont les parchemins douteux ne doivent pas trop craindre le contact des livres de commerce de l'honnête marchand. Ces gentilshommes tels quels, plaisent à Herminie et à Athénaïs, les deux filles du bonhomme, et les mariages ont lieu après que le baron de Steinau a obtenu de lui qu'il donnerait sa fortune entière en dot aux fiancées, au lieu de la moitié qu'il leur destinait d'abord. Cette concession obtenue sous la menace d'une rupture exigée par la noble famille du baron devrait ouvrir les yeux à toute cette famille; mais Jupiter — et les intérêts du drame — aveuglent ceux qu'ils veulent perdre. Il est difficile de se perdre plus complètement par de mauvais mariages que ne le font les filles du bonhomme Aubry. Il est impossible de payer plus cher qu'il ne le fait cette suprême sottise d'avoir mal choisi ses gendres. Herminie est la femme d'un imbécile, Athénaïs celle d'une espèce d'escroc. Toutes ces déplorables conditions d'existence portent leurs fruits; les mauvais sentiments des maris ne tardent pas à se greffer sur les femmes. Les filles du père Aubry deviennent égoïstes et vaniteuses comme eux, et de plus elles deviennent lâches et ingrates envers leur père. L'exploitation du malheureux vieillard par cette paire de harpies en robes de soie n'a pas de limites; elles le réduisent à la misère pour lui faire payer leurs caprices et leurs dettes de jeu; et, chose plus grave, l'une d'elles, la baronne, va jusqu'à lui faire donner une somme de trente mille francs dont il est le dépositaire. Ainsi voilà un homme devenu voleur par amour paternel. Ces choses-là sont possibles; elles peuvent malheureusement se voir, mais elles appartiennent à l'ordre de ces réalités honteuses dont l'évocation produit toujours un sentiment pénible sur le spectateur. Ce père humilié, méconnu, sacrifié, donnant à des filles indignes plus que sa vie, la paix de sa conscience, n'est pas héroïque le moins du monde, il est poignant; il n'inspire pas l'admiration ni la sympathie, mais seulement cette pitié douloureuse qui naît à la vue des grandes infirmités morales ou physiques. Heureusement que le drame ne parcourt pas jusqu'au bout cette triste voie. Le père Aubry avait un fils; ce fils, marin, est cru mort par tout le monde, et il revient fort à propos pour redresser toutes ces tortueuses situations, relever et défendre son père, flétrir la conduite de ses sœurs, et réclamer sa légitime part de la fortune paternelle. En vain le baron de Steinau fait à son sujet le premier pas qui mène du vice au crime; il tente de le faire tuer à peu près honorablement dans un duel: le jeune vengeur sort de cette épreuve sain et sauf pour continuer son œuvre de justice. Tout s'améliore et se pacifie à ce contact loyal; M. de Lormon, enfin éclairé, et qui n'a péché que par inintelligence, emmène sa femme loin des séductions de Paris; l'odieux Steinau quitte la sienne, seul service

qu'il puisse lui rendre, pour aller se faire oublier à l'étranger. Daniel reste auprès de son père, et se double fort agréablement d'une gentille jeune femme, Gillette, la fille d'adoption du vieillard, qui l'a soutenu dans toutes ses infortunes, et mérite bien de devenir sa fille légitime.

Le *Père aux écus* est interprété avec soin et talent par la troupe de la Galté; M. Chilly a composé avec beaucoup d'art le personnage du père Aubry; madame Lacressonnière a des moments fort beaux dans le rôle d'Athénaïs; mademoiselle Susanne Lagier supporte vaillamment le rôle odieux d'Herminie; mademoiselle Augusta prête ses beaux yeux et sa grâce réservée à la petite Gillette; M. Aubrée fait grand plaisir sous les traits du loyal Daniel; M. Surville est convenable dans le rôle du vieux comte de Lormon; et M. Lacressonnière trouve le moyen de se faire remarquer dans le personnage épisodique du duelliste qui veut tuer Daniel sans savoir qu'il sert à un odieux dessein. Somme toute, le *Père aux écus* est une pièce intéressante et bien jouée, qui, malgré la vulgarité de sa fable, — et peut-être bien à cause de la vulgarité de sa fable, — promet à la Galté un long et profitable succès.

La *Veuve au Camélia* est une femme qui s'ennuie; elle est belle, jeune, riche et veuve, quatre conditions qui ne passent pas d'ordinaire pour devoir engendrer la mélancolie. Malheureusement madame de Flavigneul est si blasée sur les agréments de ce monde et les succès qu'elle y obtient, que personne n'a pu parvenir à faire naître chez elle le désir de changer sa position en se remariant; elle a pour habitude ou plutôt pour système de faire apporter un verre d'eau à tout homme qui s'exalte un peu trop en sa présence, et qui arrive à formuler cette sempiternelle demande de sa main, qui est pour elle le refrain de tous les tête-à-tête. Cette veuve si difficile, qui repousse la fleur de la *gentry*, fait comme la fille de la fable, elle choisit un malotru sans avoir l'excuse de la nécessité; mais, de même que les estomacs nourris de la chair la plus délicate et abreuvés de vins fins se blasent et peuvent un jour se plaire à boire de la piquette et à manger de la soupe aux choux, le goût de madame de Flavigneul se déprave, et elle arrive à désirer devenir madame Coqhéron, la femme d'une espèce d'original mal élevé, sans tenue, sans manières et même sans amour, et qui le lui prouve bien; car, à ses avances assez formelles, il finit par répondre... par l'offre du verre d'eau traditionnel dans la maison.

Cette bluette a deux mérites: elle est courte, et ne finit pas par l'inévitable mariage qui clôt tous les dénouements à tous les théâtres de genre. Ensuite Ravel représente ce coquecigru de Coqhéron avec des allures si excentriques; il est si drôle, si bourru, si gaiement mal élevé, qu'on est enchanté de la leçon qu'il donne à cette mijaurée de madame de Flavigneul.

MAXIME TERMONT.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.